

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 42

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194531>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

quand on est jeune : ah ! si c'était à recommencer ! »

Le cœur de Madame la syndique fit entendre des battements d'angoisse. Elle a été trompée et ne connaît son mari que d'aujourd'hui. La découverte lui paraît noire comme le ciel de la journée ; aussi, n'ayant plus d'illusion, songeant à son linge mouillé, sur lequel, lui semble-t-il, les rayons du soleil ne brilleront jamais, elle se tourne du côté de la paroi en poussant un soupir amer.

Que conclure, maintenant, de cette petite histoire ? Sont-ce les belles femmes qui ont le mauvais temps pour la lessive, ou si ce sont les laides ?...

ALICE.

Un Anglais s'est mis en tête de chercher dans quel laps de temps notre globe serait complètement peuplé et hors d'état de nourrir un nombre d'habitants plus élevé que celui qu'il aura atteint.

En tenant compte, d'une manière approximative, de la quantité des terres fertiles et des terres infertiles, on peut compter qu'il y a place environ ici-bas pour cinq milliards neuf cent quatre-vingt-quatorze millions d'hommes ; le chiffre actuel est à peine supérieur à un milliard. Si l'on considère la progression normale à l'heure présente, on constate tous les dix ans une augmentation générale et moyenne de huit pour cent.

Dans ces conditions, le nombre maximum sera atteint vers l'an 2072, c'est-à-dire dans cent soixante-dix-huit ans d'ici, moins de deux siècles ; le délai, on le voit, est singulièrement court.

Seulement, en admettant l'absolue exactitude de ces calculs, est-il certain que la progression normale d'aujourd'hui doive se continuer régulièrement et dans des proportions identiques ?

Si oui, les économistes et les sociologues ont là un nouveau et bien grave problème à envisager. Avant qu'aient passé cinq ou six générations, il faudra que les conditions de la vie se soient radicalement transformées, ou que l'on invoque, pour empêcher le monde de périr par encombrement, les guerres, invasions, famines, épidémies et autres fléaux bienfaisants qui se chargeront d'alléger notre planète, trop chargée, et qui y rétabliront l'équilibre.

Vin d'Arbois.

Monsieur le curé de Mirebois avait dîné chez son confrère de Villars-sur-Ecot et fort bien dîné, ma foi ! Il avait goûté d'un certain vin d'Arbois comme on n'en boit pas chez le Président de la République. C'était un petit vin d'une belle couleur, plutôt clair que foncé, doux comme du velours, au parfum inoubliable et qui vous réchauffait délicieusement l'estomac.

Monsieur le curé de Mirebois, dont la cave

était cependant bien montée, n'en possédait pas de pareil ; aussi, au dessert, profitant des bonnes dispositions dans lesquelles se trouvait son confrère, chercha-t-il à le décider à lui en céder une petite barrique.

Le curé de Villars-sur-Ecot fit la sourde oreille, il tenait à son vin ; il avait dix ans de fût, et il ne lui en restait pas beaucoup. Il accueillit d'abord la demande par une fin de non-recevoir ; puis devant l'insistance du curé de Mirebois, il feignit de consentir.

Il voulait gagner du temps et s'en débarrasser.

— Pour vous faire plaisir, je vous en enverrai un tonnelet.

— Envoyer ? non pas ! s'écria le curé de Mirebois qui prit la balle au bond ; je l'emporterai avec moi.

— Sur votre dos ?

— J'ai ma jument ; je fixerai le tonneau sur la selle et je le prendrai en croupe.

Le curé de Villars-sur-Ecot combattit en vain ce mode de transport ; il dut céder et son confrère emporta le tonnelet comme il l'avait dit

Il contenait une quarantaine de litres.

Monsieur le curé mit sa jument au pas ; il était enchanté de son acquisition. C'était par une chaude journée d'été, un soleil étincelant dorait la campagne, pas un nuage au ciel ; la jument alourdie par la chaleur ne se pressait pas.

Monsieur le curé s'abandonna à une douce rêverie.

Il fit des songes d'or.

Il allait surprendre agréablement sa servante, la vieille Ursuline, et lorsqu'il recevrait des confrères, il exciterait leur jalousie ; le curé de Villars-sur-Ecot était le seul qui possédât de ce vin merveilleux.

Monseigneur devait bientôt faire sa tournée pastorale, il aurait l'honneur de l'avoir à sa table ; quoique obscur curé de campagne, il pourrait lui offrir un vin digne de Sa Grandeur. Monseigneur était connaisseur, il n'aimait pas la piquette.

Monseigneur était satisfait de la table et de l'accueil de son subordonné dont il apercevait enfin les mérites ; ses yeux s'ouvraient à la lumière ; il ne pouvait comprendre qu'il eût méconnu à ce point ce dévoué serviteur de l'Eglise ; il l'avait toujours laissé un peu à l'écart ; et, comme le bon vin met en bonne humeur, il parlait en lui faisant les plus belles promesses.

Monsieur le curé s'assoupit ; il abandonna les rênes sur le cou de sa jument et bientôt il s'endormit.

Les rêves les plus riants traversèrent son sommeil.

Monseigneur s'était souvenu du petit vin d'Arbois ; il faisait appeler monsieur le curé auprès de lui, il l'élevait à la dignité de chanoine ; tous ses confrères en jaussaient d'envie.

Monsieur le curé était chanoine ; il avait quitté Mirebois où il végétait depuis trente ans, pour Besançon, laissé l'humble presbytère qui s'en allait en ruines pour habiter l'archevêché.

Tous ses paroissiens l'avaient accompagné en pleurant ; il avait versé quelques larmes hypocrites :

« Mes enfants, car vous êtes mes enfants, le ciel est témoin que j'aurais voulu rester ; j'espérais mourir au milieu de vous, c'était

ma seule ambition. Dieu en a décidé autrement, respectons sa volonté ; je dois obéir à mon supérieur.

» Le devoir a des exigences bien cruelles ! »

Les pauvres gens étaient navrés. Le paysan est méfiant : on sait bien ce que l'on quitte, on ne sait pas qui l'on prend.

Monsieur le curé était chanoine. C'était un personnage. Aux offices, dans la cathédrale, il occupait une place d'honneur, une stalle au chœur, et, dans les grandes cérémonies, on lui servait l'encens ; il portait la mosette de soie et faisait partie du Conseil de Monseigneur.

Devant lui, le Suisse, un bel homme, s'arrêta et présenta les armes ; les jeunes séminaristes rougissaient, prenaient un air recueilli et s'inclinaient bien bas, et les fidèles s'écartaient avec respect sur son passage.

Monseigneur l'invitait à sa table ; il était reçu dans la meilleure société, chacun se disputait l'honneur de le posséder ; les invitations succédaient aux invitations. C'était tous les jours des dîners où l'on buvait les vins les plus exquis et les plus rares, où l'on servait les mets les plus succulents, des plats inconnus, chefs-d'œuvre de l'art culinaire. Aux poulardes truffées, aux crèmes à la vanille succédaient les liqueurs des îles, breuvages mystérieux qui, tout en flattant délicieusement le palais, venaient aider à la digestion.

« Le devoir a des exigences bien cruelles ! »

Monsieur le chanoine était heureux : il pouvait attendre sans trop d'impatience que Dieu l'appelât pour le placer à côté de ses élus.

Soudain il fut réveillé par un bruit qu'il connaissait bien : Cocotte, sa jument, s'épanchait ; il l'arrêta et, lui caressant l'encolure, il se mit à siffler doucement.

Les oiseaux qui voltigeaient dans les haies s'arrêtèrent à leur tour et firent chorus avec monsieur le curé. L'air moqueur, ils sifflaient, ils sifflaient : tui, tui, tui, un débordement de petits cris, une cascade de notes aiguës, on eût dit des éclats de rire.

Cocotte, contente, frottait son encolure contre la main de son maître. Bien sûr elle avait dû se retenir pendant toute la journée, la pauvre bête ! Le changement d'écurie, un départ matinal, tout cela avait dérangé ses habitudes.

Monsieur le curé sifflait toujours et les oiseaux renchérisaient.

— Allons, Cocotte, dépêche-toi ; tu n'en finis plus.

Cocotte obéit ; encore quelques gouttes, puis elle se remit en marche ; maintenant son pas était allègre : elle semblait soulagée d'un grand poids.

Mirebois n'était pas éloigné. Lorsque monture et cavalier arrivèrent, la vieille servante les attendait :

— Sainte-Marie, mère de Dieu ! qu'est-ce que vous apportez, monsieur le curé ? s'écria-t-elle à la vue du tonneau.

— Du vin d'Arbois et du meilleur.

— C'est-t'y Dieu possible !

— Tu bavarderas après, aide-moi à le décharger.

Elle souleva la barrique.

— Ah ! Grand Saint-Joseph ! dit-elle, monsieur le curé a voulu se gausser de moi ; le tonneau est vide.

— Vide !